

Sartre est mort — par Daniel Mermet

Daniel Mermet

15 avril 2019

La rubrique MEMENTO publie des textes introuvables sur Internet

Sartre est mort le 15 avril 1980. L'occasion, en ce même jour de printemps, de redonner une seconde vie à ce texte écrit par Daniel Mermet, à vif, dans les colonnes du numéro 2 des Cahiers obliques. Un hommage littéraire du fils d'ouvriers au fils de bourgeois, à l'écrivain qui n'a pas trahi, sinon sa classe, et « nous a dit qu'il y a un autre monde mais qu'il est dans celui-ci ».



Il y a du soleil plein le jardin. Le chat dort sur une chaise blanche. Ce matin, les tulipes sont enfin ouvertes, j'ai eu raison d'arroser hier soir.

Il fait beau.

Un vent très léger fait bouger les journaux.

Jean-Paul Sartre est mort.

Les tulipes sont rouges, certaines sont ouvertes, d'autres pas encore. Ce matin, à six heures et demi à la gare de Mantes, j'ai acheté tous les journaux. Il y avait foule autour du kiosque, tous les gens d'ici vont travailler à Paris.

Je n'ai pas envie de travailler aujourd'hui.

Je sais, c'est dérisoire, un animateur de radio raconte ses états d'âme, c'est comme un clown qui entre à Notre-Dame, mais il y a des jours où on a plus envie de jouer, mettre son faux-nez, jouer de la trompinette. Il y a des jours où on voudrait tout simplement



trouver les mots, les mots les plus simples pour dire qu'on est tout simplement ému...

« Et on savait pas que quelque part, quelqu'un s'acharnait à comprendre, à expliquer les raisons de la colère, les raisons de se révolter. »

J'ai appris la nouvelle hier soir, mardi 15 avril. Vers minuit un ami m'a téléphoné. Sartre est mort. Et nous étions muets, nous qui étions sûrs de n'avoir aucun père, aucun repère.

J'ai téléphoné à d'autres amis et d'autres voix m'ont appelé dans la nuit. Et nous avons parlé longtemps, comme nous parlions autrefois, des heures devant un café, à St-Michel, à St-Germain des prés.

Nous qui n'osons plus, même en paroles, refaire le monde qui nous a refait.

Dans la nuit la voix des vieux amis me parvenait d'une ferme en Bretagne, d'une boîte en Provence, et tandis qu'on se parlait dans ce bistrot grand comme la France, à un moment j'imaginais dans la nuit nos lampes de chevet éclairant vaguement nos bibliothèques,

nos maigres signes intérieurs de richesse,

les vieux livres de poches trouées,

les *Mains sales*, la *Nausée*,

que nous lisions dans le métro

en tuant (du regard !)

les bourgeois dans le dos...

Et petit à petit ces voix qui se parlaient dans le noir

esquissaient vaguement la photo de la classe. La photo d'une classe.

La nôtre.

Une photo qui représente une banlieue idiote

entre l'usine à gaz et le Canal de l'Ourcq

un lieu où il n'y a pas lieu d'espérer.

On devait avoir huit ans en 1950.

Dans le quartier il y avait des Italiens, des Arméniens, des Arabes, des Juifs, des Espagnols, des Portugais,

et des Français,

et tout autour la pluie, le crachin et l'étrange chaleur

de toute la petite sueur des pauvres

et on ne savait pas du tout ce qu'était un gigot

pas plus qu'un philosophe.

On se cachait derrière les platanes de la route nationale et on attendait que passent une belle bagnole, une grande traction noire, une américaine brillante et on leur lançait des pierres.

On savait même pas que ça s'appelait la haine, ce truc dur comme un caillou, que si tu te casses la gueule ça fait très mal aux genoux.

On avait juste appris la leçon « les pauvres sont des cons ».

Et on savait pas que quelque part, quelqu'un s'acharnait à comprendre, à expliquer les raisons de la colère, les raisons de se révolter.



□Image extraite du documentaire *Ivry ou l'histoire de la Banlieue rouge*□

Jean-Paul Sartre est mort.

Il nous ressemblait si peu ce vieux, cet enfant de bourgeois cultivé, cet intellectuel-né, nous qui apprenions à lire dans *Le Parisien Libéré*, nous qui n'avons jamais réussi à lire aucun de ses livres de philosophie, nous savons, que de tous les grands intellectuels qui se sont comme on disait naguère « engagés » auprès de la classe ouvrière, auprès des damnés de la terre,

Sartre a été le seul à n'avoir pas usurpé

jamais il ne s'est déguisé en nègre ou en ouvrier.

Il n'a pas trahi « ces gens-là »

dont je fus

dont je suis



et pour des milliers, pour des millions de gens aujourd'hui
l'émotion c'est
la mort d'un homme qui n'a pas trahi.
Avec son œil qui dit merde à l'autre
il a dit merde à la connerie
merde à toutes les oppressions, à toutes les pressions
même celles de ses amis
il nous a dit qu'il y a un autre monde mais qu'il est
dans celui-ci
et il nous a appris la contradiction, tout au long de sa vie
il s'est contredit
jusqu'au bout, celui que les vieux cons appellent le philosophe du désespoir a dit les
raisons de l'espoir
aujourd'hui

**« J'ai ramené des livres à la maison dans un sac à provision des
fois qu'on trouve la solution dans ces mots écrits si petit entre
deux morceaux de carton. »**

En 56 nous avons grandi.
Il fallait s'en sortir à tout prix (c'est si loin la banlieue, Paris).
S'en sortir, devenir n'importe quoi, chaudronnier, dessinateur, avoir une chemise en
nylon.
Des types sur le marché vendaient *L'Humanité*.
La nuit ma mère faisait de la confection.
« C'est pas bien de se dire qu'on est des prolétaires. »
Mon vieux, avec un crayon bleu, entourait les petites annonces dans un journal où il était
écrit : « Les chars soviétiques écrasent Budapest ».
Un samedi, par hasard je suis allé à la Bibliothèque municipale. La bibliothécaire était
une vieille anarchiste. Elle disait : « Chers petits, vous n'êtes que des peigne-culs, il vous
faut apprendre le langage de l'ennemi. » J'ai ramené des livres à la maison dans un sac à
provision des fois qu'on trouve la solution dans ces mots écrits si petit entre deux
morceaux de carton.
Les Chemins de la liberté c'était vachement coton.
On recopiait des passages sur des pages de cahier qu'on accrochait au mur, au-dessus
du cosy-corner¹ :
« J'étais un enfant, ce monstre que les adultes fabriquent avec leurs regrets. » Ça faisait



de la peine à ma mère et c'était l'Algérie.

On torturait allègrement, on appelait ça des « événements ». Et tout devenait clair. On envoyait le contingent. Pendant quatre ans, Gérard, Maxime, Jean et mon frère on se disait on va y aller. On avait peur. On en a profité pour apprendre un gros mot : Déserteur.

Place de la République, en sortant de l'école, on balançait des boulons sur la gueule des flics. Jean-Pierre s'est fait ouvrir la tête. Le sang coulait sur son blouson, devant le magasin « À la toile d'avion ».

Nous avons eu 20 ans en 1962.

Nous avons vu les [charognes de Charonne](#).

Et je me fous éperdument de parler comme un ancien combattant.

Nous avons simplement 20 ans

l'année de l'indépendance de l'Algérie

20 ans.

Bien plus tard j'ai lu [Paul Nizan](#), *Aden Arabie* qui commence avec cette phrase :

« J'avais 20 ans et je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. »

Et il y a eu 68. Nous avons fini de grandir et nous nous sommes beaucoup aimés.

Je ne sais pas si vous vous rappelez on avait appelé ça le *printemps*.

Mes enfants jouaient dans l'herbe à côté du transistor.

Nous avons entendu la voix de Sartre sur un poste périphérique.

Il disait que sa génération avait fait faillite et il nous parlait d'un stupéfiant, d'un enfantin, d'un incroyable espoir.



□Mai 1968 | AFP□

Sur nos lignes de téléphone nous avons parlé toute la nuit.

Séparés par des milliers de kilomètres, nous avons envie de nous toucher, de nous serrer. Je sais, j'ai l'air de parler de nous, mais nous parlions de lui.

Vers six heures et demi ce matin je suis allé à la gare chercher les journaux. Sur la place du village devant chez moi, des types mal réveillés, des ouvriers, des immigrés attendaient l'autocar qui fait le ramassage pour les usines Renault à Flins. Ils n'étaient pas au courant.

J'ai lu les journaux, vous aussi. Des pages entières sur la mort de Sartre. Des journalistes font leur boulot, certains très bien. Il faut des événements comme ça pour que la France se rappelle Voltaire, Victor Hugo, la Révolution, la Commune et la Résistance.

Et il y a les autres, les asticots, les hyènes, « l'indécrottable cheptel des profiteurs d'abîme » dont parlait Antonin Artaud, les putains pas respectueuses qui écrivent toujours putain avec un P et trois petits points. Mais ceux-là, pas la peine de s'en rappeler, ils sont là tous les jours, vigilants, morts-vivants, les hardis militants de la médiocrité.

Mais trop tard, il y a les mots. Les mots imprimés.

Et nous sommes tous les auteurs, et nous sommes tous les héritiers.



Photographie de couverture : Inde, 1965, par Antanas Sutkus

Photographie de vignette : des centaines de personnes accompagnent au cimetière Montparnasse, le 19 avril 1980 à Paris, le cercueil de Jean-Paul Sartre / AFP /Archives

1. Meuble d'angle.[↵]